

Sigmaringen de Pierre Assouline. *Ce que j'ai voulu taire* de Sándor Márai

Roland Bourneuf

Number 139, Summer 2015

Conflits : hier, aujourd'hui

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78385ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourneuf, R. (2015). *Sigmaringen* de Pierre Assouline. *Ce que j'ai voulu taire* de Sándor Márai. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (139), 37–39.

des Saxe-Cobourg et s'invente le patronyme de Windsor ne change rien au fait que le conflit a quelque chose de désagréablement incestueux.

Mérite majeur, l'album rend hommage aux humbles : c'est d'eux que furent exigées les immolations. Les généraux? Isolés et incompetents. Des pressions souterraines? Bien sûr! Si Guillaume II hésite, « militai-

res et industriels le poussent vers la guerre ». C'est vague. L'apocalypse a lieu, mais les images, toujours troublantes, passent au large de la responsabilité. Force et limites de l'image. **NB**

1. Daniel Costelle et Isabelle Clarke, *Apocalypse, La 1^{ère} Guerre mondiale*, Flammarion, Paris, 2014, 256 p.; 54,95 \$.

* Laurent Laplante, auteur, commentateur et analyste, collabore à *Nuit blanche* depuis la (presque) première heure. Il a publié une trentaine de livres dont *La démocratie, entre utopie et squatteurs* (MultiMondes, 2008), *Par marée descendante* (MultiMondes, 2009) et *Stephen Harper, le néo-Durham* (MultiMondes, 2012).

Sigmaringen de Pierre Assouline



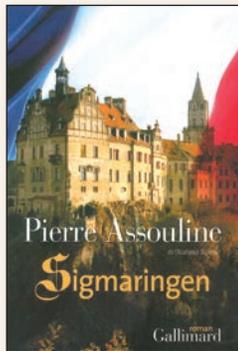
Par
Roland Bourneuf*

Dans la plaine de la Souabe, qui s'étend au sud-ouest de l'Allemagne, se dresse sur une colline rocheuse, massif et solitaire, le château de Sigmaringen.

Rien de commun avec ces châteaux de style troubadour que le roi Louis II fit construire en Bavière à la fin du XIX^e siècle pour vivre au quotidien ses rêveries de gloire médiévale. Du plus célèbre, Neuschwanstein, dans un jaillissement fou de tours, de créneaux, d'échauguettes, Walt Disney a fait l'image aujourd'hui dans toutes les mémoires pour un conte de fées. Sigmaringen, bien que reconstruit après un incendie, est authentique : il appartient depuis le Moyen Âge à la lignée impériale des Hohenzollern.

En 1944, quand s'ouvre le roman de Pierre Assouline¹, le lieu acquiert une tout autre célébrité : il devient le refuge de Pétain accompagné de ses ministres. Hitler les a logés dans le château dominant le village, étrange enclave française dans l'Allemagne nazie, qui vit ses derniers mois. À l'est progresse l'Armée rouge, à l'ouest avancent les Alliés, la tenaille se referme inexorablement. Mais les hôtes du château ne veulent encore y croire.

Ils se sont installés là, en seigneurs et maîtres, avec leur morgue, leurs intrigues embrouillées et nauséabondes, leurs rivalités féroces, leurs projets aberrants de reconquête du pouvoir. Pétain ne se montre guère que dans ses promenades, il s'enferme dans sa maus-



saderie et ses ruminations – ses remords? on ne le croit guère. Voici resurgir la tête presque chauve ou le képi à feuilles de chêne qui figurait sur les affiches de propagande, les timbres-poste, les bureaux des administrations où son image avait remplacé la Marianne républicaine, sa voix chevrotante à la radio qui appelait les Français au repentir et au sacrifice après la défaite... Et ses ministres, tous collabos fervents : Laval le maître combi-

nard et roublard à la botte des Allemands, Darnand le fondateur de la sinistre Milice qui avec des volontaires français doublait le travail de la Gestapo, de Brinon représentant du gouvernement auprès de Hitler, Déat lui aussi secrétaire d'État, et combien d'autres occupant divers échelons dans la hiérarchie des subalternes serviles. Curieusement plusieurs de ces hommes de l'extrême droite fascisante furent à leurs débuts des communistes – sujet à méditer sur les fluctuations des allégeances politiques... Ne pas oublier les épouses de ces messieurs, criardes ou geignardes, qui se plaignent de la nourriture ou du chauffage. Et paraît aussi celui qu'on attendait, Louis-Ferdinand Céline, non pas – heureusement – en vociférateur antisémite mais en médecin bohème des démunis.

Tout ce beau monde évolue dans le château labyrinthique, défendant bec et ongles son territoire et ses privilèges, en un ballet incessant dont le romancier se plaît à décrire les figures grotesques. Une galerie de portraits – appuyés sur une solide documentation et mis en scène avec une très probable justesse. Un tableau d'histoire aussi qui montre comment une harde de loups redoutables est devenue une bande de roquets jappeurs qui veulent sauver leur peau.

Les ajouts romanesques s'intègrent habilement à ces données historiques. D'abord par le choix du narrateur, Julius le majordome comme en exigeait et produisait naguère l'aristocratie européenne. Irréprochable dans ses fonctions, il entend, il voit tout et ne dit rien. Rôle difficile dans lequel il s'efforce de préserver son jugement lucide, son intégrité morale, sa dignité en toutes situations : il doit servir cette tourbe et ne pas pactiser avec ses manœuvres. Allemand et aimant son pays, souffrant de le voir conduit à la ruine par la folie hitlérienne, mais connaisseur de la France. Julius doit traverser chaque jour un terrain miné. Le danger vient de partout : des rancunes et rivalités de ces hôtes qui se croyaient tout-puissants, des indicateurs cachés dans le personnel, tel ce domestique lourdaud et simplet qui se révèle un SS. Les murs ne dissimulent pas des micros mais ils ont des oreilles. Julius esquive et le roman, qui rapporte les faits et gestes de cette faune inquiétante, se donne souvent comme le long monologue intérieur ou plutôt le dialogue muet que Julius entretient avec lui-même. En son for intérieur il résiste et son refus se révèle prendre une forme inattendue. Tous ignorent qu'il est un chanteur de grand talent et en secret il note sur de petites fiches les persécutions dont sont victimes les artistes juifs. Modeste témoignage sur les méfaits nazis mais acte courageux dans le milieu où vit Julius. Une idylle – il en fallait une dans cette sombre histoire! – s'ébauche entre lui et une jeune Alsacienne de l'entourage du maréchal Pétain. Il se trouve qu'elle travaille en réalité pour les Alliés...

L'enjeu pour ces personnages est de vivre en contact permanent avec le mal et de ne pas pactiser avec lui. Tel est sans doute la question essentielle que pose ce livre et, autant qu'un tableau d'histoire, son sujet profond. La guerre l'a montré maintes fois pour l'honneur des hommes : le mal suscite aussi des héros inconnus.

Vient le dénouement de l'épisode Sigmaringen : le sauve-qui-peut éperdu avant qu'arrivent au château les troupes alliées, épisode dérisoire du crépuscule des faux dieux du Reich. Cependant Julius presque seul maintient l'ordre, le respect rigoureux de l'étiquette

pour la domesticité tentée par le pillage et pour lui-même la fierté au milieu du chaos. Il remettra presque intact le château à son maître véritable, le prince de Hohenzollern.

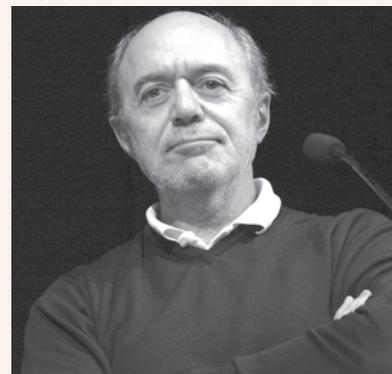
Les combats sont finis, Hitler et ses séides morts. Un peu plus tard le majordome musicien

et francophile qui a cherché à sauver modestement l'honneur de son peuple chante en allemand du Trenet comme si c'était un lied de Schubert devant un auditoire français médusé : « Douce France, cher pays de mon enfance ».

Pour les collaborateurs le dernier acte se jouera bientôt. Pour certains (Laval, Darnand, de Brinon), devant le peloton d'exécution. La peine de mort commuée en prison à vie pour le vieux maréchal. D'autres connaîtront l'exil confortable dans l'Espagne de Franco ou un monastère, une école en Italie. Lâchetés, silences, complicités... Céline, on le sait, bénéficiant de protections officielles, se réfugie au Danemark, puis condamné par contumace, gracié par la loi d'amnistie de 1951, rentre en France. Il y écrit sa pitoyable odyssée où se mêlent le fantasme et l'événement, *D'un château l'autre*. Le rapprochement s'arrête à la similitude du lieu et des protagonistes. Céline submerge Sigmaringen dans un incoercible flot verbal. On peut aimer et même admirer le déluge qui, lorsqu'il n'atteint pas au grandiose, charrie – comme dit Gracq – « du tout-à-l'égout ». Assouline, lui, raconte une page d'histoire. Au déferlement langagier de Céline, on peut préférer le cours mesuré d'un art classique qui reconstitue avec habileté et couleur l'événement. Si le dénouement peut sembler un peu trop fleur bleue, pourquoi ne pas se laisser émouvoir par la dignité de Julius le majordome parmi des fantoches qui furent à leur heure redoutables? Trop médiocres pour devenir des figures shakespeariennes sur fond d'effondrement des faux dieux hitlériens, ils s'agitent encore avant de passer à la trappe du père Ubu. **NE**

1. Pierre Assouline, *Sigmaringen*, Gallimard, Paris, 2014, 359 p.; 34,95 \$.

*Roland Bourneuf, écrivain et ancien professeur de littérature à l'Université Laval, a publié une quinzaine d'ouvrages dont *Le chemin du retour* (1996), *Venir en ce lieu* (1997), *Le traversier* (2000), *L'usage des sens* (2004), *Pierres de touche* (2007; prix Victor-Barbeau 2008), *L'ammonite* (2009) et *Points de vue* (2012).



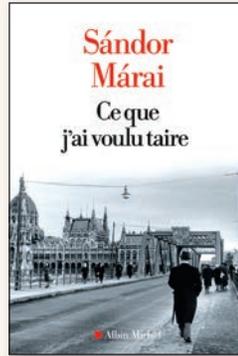
Pierre Assouline

Ce que j'ai voulu taire de Sándor Márai

Avec à ce jour une quinzaine de traductions, Sándor Márai conquiert dans le lectorat francophone la place éminente qui déjà était la sienne en Europe dans la première moitié du XX^e siècle. Si cet ouvrage n'ajoute pas à son renom littéraire, il nous fait comprendre le drame qu'il a vécu et qu'il a peut-être « voulu taire » sous le nazisme, comme bien d'autres intellectuels de la *Mitteleuropa*. Manuscrit non achevé, rédigé en 1949-1950, perdu jusqu'à ce qu'il soit publié en Hongrie en 2003, *Ce que j'ai voulu taire*¹ devait constituer la troisième et dernière partie des *Confessions d'un bourgeois*. Il s'agit donc d'un complément un peu disparate, fait de souvenirs, de considérations sur l'époque, de questions, de portraits d'hommes d'État qu'a connus l'auteur, où celui-ci livre sa propre histoire dans le contexte sociopolitique où il a vécu.

En 1938, par le coup de force de l'*Anschluss*, Hitler annexe l'Autriche et ses troupes entrent à Vienne. Márai comprend que c'en est fait de l'autonomie de son propre pays, qui lui est limitrophe. Celui-ci résultait du démembrement en 1919 de l'Empire austro-hongrois bicéphale. Il demeure largement agricole et des aristocrates possèdent de grandes propriétés mais des conflits ne cessent de se manifester entre des minorités et des idéologies complexes et opposées dont nous peinons à distinguer les enjeux. Malgré quelques tentatives avortées, les réformes démocratiques n'ont pas été réalisées et le pays demeure « la vieille Hongrie des Seigneurs ».

Sous la pression de l'Allemagne dont les troupes ont franchi tranquillement ses frontières, saluées par des sympathisants, dont les redoutables Croix fléchées, la petite Hongrie est obligée de déclarer la guerre perdue d'avance à l'immense Russie. Commence alors la nazification progressive du pays. Est visée entre autres la classe bourgeoise à laquelle Márai appartient, comme la plupart des intellectuels. Il l'avoue sans détour et il fait son autocritique – « moi aussi j'ai fait partie des snobs ». Mais il fait aussi l'éloge de la bourgeoisie qui, certes, avait ses tares mais qui historiquement a beaucoup apporté à toute l'Europe : la connaissance et une large vision du monde, la lutte en Angleterre particulièrement, pour « l'obtention des droits civiques contre les despotes puis contre les pouvoirs étatiques ». Y a-t-il maintenant un espoir pour elle face au nazisme qui en bafoue toute valeur humaniste? Et quand Hitler sera vaincu, la Russie imposera sa loi inflexible à la



Hongrie pour des décennies – souvenons-nous du soulèvement de Budapest écrasé en 1956. Márai le bourgeois se retrouve à nouveau sur le banc des accusés.

Il essaie de trouver un *modus vivendi* pour lui comme pour son pays, il rêve d'une « Troisième Voie » qui serait un utopique socialisme bourgeois. « Ai-je encore le droit de vivre et de travailler, moi, le bourgeois, ai-je encore quelque devoir à accomplir sur cette terre? » D'autres œuvres de Márai (*Libération*, *Métamorphoses d'un mariage*) enregistrent le douloureux constat qui est aussi celui de Stefan Zweig : « le monde d'hier » est mort et avec lui la culture qu'il avait édifiée. Márai avait aussi perdu un enfant à sa naissance, la pire douleur dont le souvenir « a 'stérilisé' tout ce qui s'est passé après ». Après la guerre, il part pour un exil définitif aux États-Unis, où il poursuit une activité littéraire. Mais coupé de ses racines, isolé, brisé par la disparition de sa femme bien-aimée et de son autre fils, il se donnera la mort en 1989.

Grand écrivain, grand humaniste, Márai a connu la gloire et les tragédies de son siècle. Ce livre des deuils successifs, narrés avec dignité et un souci manifeste d'être vrai, où se disent aussi la colère, l'indignation et la douleur, est en définitive l'histoire d'un homme qui a tout perdu. **NB**

Roland Bourneuf

1. Sándor Márai, *Ce que j'ai voulu taire*, trad. du hongrois par Catherine Fay, Albin Michel, Paris, 2014, 208 p.; 29,95 \$.

À lire dans *nuitblanche.com*, par Judy Quinn :

« Parmi la multitude de films réalisés sur les camps nazis, *Nuit et brouillard* d'Alain Resnais demeure un classique. Si le réalisateur connaît aujourd'hui une notoriété mondiale, il n'en est pas de même pour celui qui mit des mots sur l'horreur.

Jean Cayrol (1911-2005)... »